

LES FÊTES DE LA POLOGNE

LA FÊTE DE LA MOISSON ET LE "BÉNIT" DE PAQUES

ES fêtes de la Pologne ! Cela a l'air d'une ironie.....

Dans tous les pays, le peuple tient à ses vieilles coutumes ; il les considère comme des manifestations de la vie nationale ; mais lorsque la nationalité elle-même est mise en péril, les coutumes sont religieusement transmises de génération en génération comme un héritage sacré ; les observer, même dans leurs puérités, c'est protester contre la force et l'arbitraire.

En perdant leur indépendance à la suite des événements douloureux qui ont amené le partage de leur pays, les Polonais ont conservé, en raison du rôle passé de la Pologne, le caractère, sinon les privilèges d'une nationalité distincte, et ils ne laissent échapper aucune occasion de s'affirmer. De là leur attachement aux fêtes, dans les campagnes surtout—loin de l'œil jaloux des Russes et des Allemands.

Sandomir, fièrement assise au bord de la Vistule et couronnée de son ancien château, a été la capitale du royaume de la Pologne pendant le XIII^e siècle. C'est dans les campagnes environnantes, sur les deux rives du fleuve, qu'à lieu la plus jolie fête de la moisson. On en prend occasion pour couronner une rosière. Garçonnetts et filles, heureux d'avoir accompli leur tâche sous le soleil d'août, tressent une couronne d'épis en y mêlant des fleurs, des baies sauvages, des noix dorées et des rubans aux vives couleurs.

Le jour de l'Assomption, dès le matin, les habitants ont revêtu leurs plus beaux habits—es habits chargés de broderies, de franges et de chaînettes, qui décèlent le caractère quelque peu vaniteux des Sandomiriens ; on pose la couronne rustique sur la tête de la jeune fille reconnue la plus digne de la porter. Au son des cloches, la nouvelle rosière, escortée des villageois et des villageoises, se rend à l'église où elle dépose sa couronne d'épis et de fleurs sur le maître-autel.

Après la messe, le curé bénit la couronne, et le cortège, accompagné de musiciens, se rend gaiement vers la maison du maire. C'est le deuxième acte de la cérémonie. Le représentant de l'autorité est requis très humblement d'attacher un coq au milieu de l'édifice, passablement élevé déjà, que la jeune paysanne couronnée est orgueilleuse de porter. Si le coq chante, la joie des assistants éclate en applaudissements fr-

quents : c'est le présage d'une abondante récolte pour l'année suivante ; si le coq ne chante pas, il faut au moins qu'il becquette les épis ; mais si le volatile refuse d'entrer dans son rôle d'augure favorable, les figures s'allongent et la gaieté générale reçoit une atteinte ; mais il est rare que le coq veuille absolument attrister la fête.

Jadis on craignait, avec une année de misère et de privations, la mauvaise humeur et les sévérités des châtelains. Mais il s'est opéré en Pologne, depuis vingt ans, de grandes réformes, équivalant presque à la libération de la classe agricole. L'abolition des privilèges de la noblesse a été suivie de la loi de 1864, par laquelle les fermiers et même quelques journaliers sont devenus propriétaires.

Ce régime nouveau n'est appliqué, bien entendu, qu'à la partie de la Pologne régie par la Russie.

Quoi qu'il en soit, si les paysans ne redoutent plus les seigneurs châtelains dont ils dépendaient absolument autrefois, ils les aiment encore. Les châteaux reçoivent donc toujours la visite des moissonneurs. Dès l'ouverture de la grille du parc, des chants annoncent l'arrivée du cortège de la rosière.

Les paroles de ces chants rappellent bien plus ce qui était qu'elles ne disent ce qui est actuellement. Les vers—comme les cœurs—sont restés les mêmes. Aussi les châtelains les reçoivent-ils comme un hommage, et ils ne font pas la sourde oreille aux appels adressés à leur générosité. D'ailleurs, la présence, dans le cortège, des paysans attachés à l'exploitation du domaine seigneurial suffit à justifier pleinement les flatteries et les exagérations des chanteurs :

"Ouvrez-vous, portes du château ! Nous avons achevé la moisson dans les champs du seigneur, et nous lui avons dressé autant de belles gerbes qu'il y a d'étoiles au ciel.

"Nous avons préparé mille gerbes pour le seigneur, mille pour sa femme, dix mille pour ses fils et ses filles, cent mille pour leurs hôtes et un million pour l'argent des marchands anglais de Darzig.

"Sors, seigneurs, des blanches murailles de ton château, et accepte la couronne de notre jeune compagne, car c'est la couronne des couronnes : elle est d'or pur et non de paille.

"Nous avons bien mérité d'être reçus dans ton palais, car nos têtes sont brûlées par le soleil, nos mains sont coupées par la faucille, nos genoux se

et, à leur tour, régulent les hôtes du manoir d'un petit concert.

Le plus hardi de la bande s'avance ensuite et adresse un discours au seigneur qui n'a pas manqué d'accourir avec sa famille, pour faire un bon accueil à ces braves fils des campagnes polonaises. Après le discours, en vers ou en prose, la musique recommence et le seigneur, sa femme et ses enfants distribuent des présents aux paysannes qui se sont fait remarquer, pendant la moisson, par leur activité, montrant ainsi pour le travail, un respect dont l'absence assez général constitue le plus grand défaut des Polonais : soit comme seigneur, soit comme serfs, leurs pères leur ont appris à mépriser ou à détester le labeur matériel, et ces sentiments subsistent encore chez eux.

La châtelaine détache la couronne de la tête de la rosière et la dépose sur une table couverte d'une nappe blanche. La jeune villageoise reçoit quelques petits présents et une somme d'argent qui constitue sa dot de rosière.

Pendant ce temps, de grandes tables ont été dressées. Elles sont bientôt couvertes de rôtis et de plats nationaux ; des tonneaux de bière et d'eau-de-vie sont roulés à portée des convives, qui prennent place à table, servis par tout le personnel domestique, mis sur pied.

Au repas succèdent les danses, et la fête se prolonge fort avant dans la nuit.

Il existe en Pologne une autre fête, plus ancienne, plus générale et qui a un caractère touchant. C'est avec attendrissement que les Polonais voient chaque année revenir les fêtes de Pâques—fêtes de la vie, fêtes du printemps, fêtes de la rédemption du monde, que l'on a toujours célébrées en Pologne avec la même joyeuse émotion. Après la messe, chaque famille se groupe autour de son chef, dans un festin à la fois patriotique et religieux, qu'on nomme le "bénit," parce que nul des mets servis sur la table ne doit être touché avant que la main du prêtre ne se soit étendue pour le bénir.

La famille mange ce repas debout comme l'antique Israël ; le père ou l'aïeul prononce ordinairement un petit discours écouté dans le recueillement ; puis quelque jeune voix entonne le chant national qui implore la libération de la terre polonaise, et tous, sans craindre de blesser les oreilles des nouveaux maîtres du pays, graves et émus, répètent douloureusement : "Rends-nous la patrie, Seigneur, rends-nous la liberté !"

Même sur la route de Sibérie, l'exilé mort à toute impression est touché jusqu'aux larmes si une main sympathique lui présente les œufs colorés, qui ne manquent jamais de figurer dans les bénits. Ils lui rappellent la patrie et font revivre dans son âme les jours de la jeunesse avec ses enchantements. C'est l'évocation de ce qu'est, en Pologne, le jour de Pâques : les amis, les familles se rapprochent, le riche donne au pauvre, les grands ouvrent leurs portes aux plus humbles... On voit dans les *Souvenirs d'une exilée en Sibérie*, de M^{me} Eve Féliniska, quel saisissement s'empara de l'infortunée lorsque, en passant par Kazan, le jour de Pâques, une dame vint lui offrir quelques œufs colorés...

"Aux temps passés de sa splendeur, dit Henri Perreyve, la Pologne entière célébrait le "bénit" avec une solennité à laquelle le luxe de ses grands seigneurs prêtait souvent un éclat extraordinaire. Tandis que les cabanes des paysans se paraient, pour le jour de Pâques, d'ornements rudes et pauvres, et que le curé des hameaux entraînait dans les moindres demeures pour y bénir d'avance le festin pascal, les châteaux voyaient d'immenses tables se dresser dans leur salle d'honneur ; et de toutes parts convoqués, arrivaient les amis, les vassaux, les hommes d'armes des seigneurs ; ils se



Lorsque le coq chante, c'est le présage d'une abondante récolte.—(Page 413, col. 1).

sont brisés en se ployant vers la terre, nos pieds sont blessés par le chaume, notre dos s'est raidi à force de se courber sur tes champs.

"Ordonne, seigneur, que le sang de tes étables et de tes bergeries coule comme des ruisseaux sur le vert gazon de ta cour, et que des feux soient allumés aux quatre vents de la terre ; car un grand repas est nécessaire pour délasser les moissonneurs de leurs fatigues.

"N'oublie pas, seigneur, qu'un bœuf rôti est bon pour calmer les douleurs de l'épine dorsale ; une brebis pour les genoux ; un veau pour les pieds ; une oie, un coq, un canard, pour les mains ; de l'eau-de-vie et de la bière pour la tête brûlée par le soleil.

"O seigneur ! ne te cache pas plus longtemps, car nous entendons souffler de Cracovie un vent violent qui, écartant les rideaux des fenêtres de ton château, nous permet de voir ta figure, semblable à un soleil qui brille au ciel ; celle de ta femme comme une pleine lune ; celle de tes jeunes garçons et des demoiselles comme des étoiles étincelantes."

Des musiciens soutiennent la voix des chanteurs